

## « Ivanov »

Stéphane Lépine

---

Number 70, 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29040ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

Lépine, S. (1994). Review of [« Ivanov »]. *Jeu*, (70), 194–198.

## « Ivanov »

Texte d'Anton Tchekhov ; traduction : Simone Sentz-Michel et Claude Régy. Mise en scène : Yves Desgagnés, assisté de Claude Lemelin ; décor : Stéphane Roy ; costumes : François Barbeau, assisté d'Anne Duceppe ; accessoires : Normand Blais ; éclairages : Michel Beaulieu ; direction musicale : Catherine Gadouas. Avec Emmanuel Bilodeau (Lvov), Jean-Pierre Chartrand (Micha Borkine), Yukali Cousineau (Egorouchka et une tzigane), Michel Dumont (Pavel Lébedev), Maude Guérin (Sacha Lébedev), Anatoli Iakovenko (un invité et un tzigane), José Mallette (un invité), Patricia Nolin (Anna Petrovna), Michel Poirier (Kossykh), Guy Provost (le comte Chabelski), Gilles Renaud (Nikolaï Ivanov), Monique Richard (Gabrila et une tzigane), Gisèle Schmidt (Avdotia Nazarovna), Claude Simard (un invité et un tzigane), Sergei Trofanov (un invité et un tzigane), Louis Turcot (Zinaïda Lébedev) et Julie Vincent (Babakina). Production de la Compagnie Jean-Duceppe, présentée au Théâtre Jean-Duceppe du 27 octobre au 4 décembre 1993.

### Le bleu du ciel

Une fin d'après-midi. Une fin d'après-midi d'été. Une fin d'après-midi d'été en Russie à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Les premières heures du soir assombrissent déjà le bleu du ciel. Le soleil irradie de plus en plus faiblement et la lumière vient mourir sur un champ de maïs bientôt mordoré. (Au moment où Tchekhov écrivait *Ivanov*, Van Gogh tentait de trouver le repos à Arles et peignait *les Blés jaunes au cyprès*, *le Champ de blé aux corbeaux*... Du sud de la France à l'un des districts de la Russie centrale, la même luminosité, la même mélancolie crépusculaire.) Dans ce décor éblouissant de Stéphane Roy, lieu solitaire et abandonné d'une campagne lointaine, lieu aussi réel et naturel que le sera la lumière de Michel Beaulieu, réelle et naturelle jusqu'à l'abstraction, un groupe (la famille, les amis, les indésirables) vient, comme dans

*le Duel*, pique-niquer à la brunante. Ils sont une quinzaine à déambuler ainsi, nonchalamment, comme l'Elena désœuvrée d'*Oncle Vania*. Là, dans cette anti-chambre racinienne exposée au soleil, au bruissement des feuilles de maïs séchées sous les pas, au fléchissement de la lumière, chacun mène sa vie, à la fois insouciant et inquiet.

On lit, on fait de la musique, on en écoute, qui vient d'ailleurs, de là-bas au loin ou de tout près. Des chants tziganes résonnent dans la campagne, accompagnent ce défilé des âmes mortes. On installe un parasol, on joue aux cartes distraitement, on joue des tours, on se moque, on se promène simplement. Ces hommes, ces femmes ne sont encore que des esquisses, des fusains ; ils deviennent Lioubov, Nina, Astrov, trois sœurs qui concentrent leurs « peines d'amour perdues » en une ville qui a pour nom Moscou. Ils courent, se hêlent de loin, s'étreignent, se cherchent, ils se disent tout et rien. Bref, on s'apprête ici à se rencontrer, à se retrouver le plus heureusement du monde, mais sournoisement, imperceptiblement, les sentiments s'échappent, douloureux, contrariés et contrariants, certains pleins de promesse, d'autres mort-nés. Des problèmes ressurgissent. L'argent, mais aussi les faillites du cœur. Bientôt tout se dérègle, s'apaise, se dégrade, jusqu'aux passions, aux besoins de plus en plus pressants. Tout cela qui transforme, jusqu'aux crises, ce moment précis d'une fin d'après-midi qui devait être si calme, si joyeuse, mais qu'altèrent des bouffées d'angoisse qu'on aspire avec l'envie féroce d'être heureux pour les dissiper au loin dans le ciel crépusculaire de l'été. De l'horizon, d'abord bleu puis tacheté de rouge, de rouge sang, parviennent, si sourdes, des rumeurs qui envahissent les personnages de remords vainement mélancoliques.

Peut-être ne saurons-nous jamais pourquoi les paroles qu'écrivait Tchekhov il y a un siècle tintent toujours d'un argent si net dans les poitrines, dans les mémoires ? Mais là, dans cet *Ivanov* d'Yves Desgagnés, il y a un vent rare de liberté, d'émotion vraie, de hasards et de fausses notes touchantes. Là se dessine un profil de l'anéantissement, à travers des comédiens proches de la silhouette, fugitifs, à peine indiqués, mains tendues pour la sarabande, souvent loin du confort de la psychologie.

« Le besoin d'une vie nouvelle et meilleure », c'est ainsi que Tchekhov définit dans une de ses premières nouvelles l'état d'âme de son héros, en proie à un profond dégoût de l'existence médiocre qui est la sienne. Ce désir de rompre le train monotone de la vie, de se libérer de l'emprise du quotidien et des opinions traditionnelles va demeurer inhérent à la nature des personnages de Tchekhov, jusqu'au jeune étudiant de *la Cerisaie*, jusqu'à la fiancée de la nouvelle éponyme

de 1903. Les œuvres de Tchekhov, depuis les premières jusqu'aux dernières, nous font ressentir « cette protestation de l'âme » contre les grisailles de la vie, contre une répétition mécanique des mêmes choses tous les jours. Le héros de la nouvelle *la Maison à mezzanine* se plaint « de sa vie qui s'écoule, rapide et ennuyeuse ». Gourov s'indigne contre « son existence bornée et sans ailes » (*la Dame au petit chien*). La monotonie du quotidien et l'uniformité de l'existence suscitent une résistance intérieure particulièrement aiguë chez les jeunes. Ivanov, comme bien des personnages de Tchekhov, cherche son étoile au crépuscule, en affirmant sa liberté personnelle, en espérant trouver le bonheur.

Tchekhov accuse-t-il le milieu ou l'environnement de ce que les gens de qualité se transforment en Ionytchs (personnage d'un récit de 1898) ? Oui et non. Tchekhov est insatisfait du mode de vie dans la Russie de la fin du siècle dernier, de la stagnation générale de la société. Il connaissait bien la

Gilles Renaud, Michel Dumont et Maude Guérin.  
Photo : André Panneton.





province russe et savait comment la vie des intellectuels s'y enlisait. Cependant Tchekhov ne déclinait pas la responsabilité de l'individu lui-même. L'homme doit rester l'homme dans n'importe quelles conditions, et savoir développer ce qu'il y a de meilleur en lui, ce que la nature lui a donné. Derrière les images « des gens maussades » comme Ivanov se profile la haute exigence de Tchekhov envers l'homme et, derrière une existence banale, le rêve d'une vie intéressante et fournie. Dans les œuvres de Tchekhov, la poésie et la beauté ne sont pas une illusion, un rêve irréalisable, elles sont inhérentes à la vie, mais dissimulées par la monotonie du quotidien et invisibles pour l'homme lui-même jusqu'à un certain moment. Un jour, Tchekhov a inscrit dans son carnet : « Ce que nous éprouvons quand nous sommes amoureux est peut-être notre état normal. L'amour montre à l'homme ce qu'il doit être. »

Avec *Ivanov*, Tchekhov a écrit la plus rude, la plus brutale, la plus cruelle des comédies. Pas encore prise dans la musicalité tchékhovienne. Une comédie inégale et heurtée, amère, dévastatrice. Tout autour d'Ivanov gravitent des canailles, des ivrognes, des parasites, des avaricieux, des médiocres. Même Lvov, le jeune médecin, honnête, idéaliste, n'est pas pur, n'est pas net, est atteint par ce climat décomposant. Malheureusement le comédien qui l'incarnait ne semblait pas avoir compris que ce Lvov est l'ébauche du personnage de Trofimov dans *la Cerisaie* : jamais Emmanuel Bilodeau n'indiquait les ambiguïtés de cet homme, l'agressivité trouble qui le mène. Même Anna Petrovna, la femme d'Ivanov, à l'agonie, à l'abandon, n'est pas une gracieuse héroïne comme on les aimait à l'époque. Patricia Nolin éclairait en profondeur ce désespoir aveugle dans lequel devait entrer toutefois une part de

rage, d'humiliation, quasi de haine qu'elle a fait le choix d'évacuer presque entièrement. Mais Tchekhov ne juge pas, ne juge personne. Il prend les hommes comme ils viennent. Tel un entomologiste. Il y a ici une froideur, une indifférence, presque compatissante mais toujours distante, qu'Yves Desgagnés a faite sienne.

Chaque personnage, dans sa solitude, dans son égoïsme, a ses raisons. Ainsi Guy Provost, dur et cynique, et presque tendre, absolument merveilleux de drôlerie, de vérité, dans le rôle de Chabelski. Ainsi Michel Dumont dont l'ivrognerie amicale, chaleureuse, la faiblesse, nous touchent par la simplicité, la franchise du jeu. Maude Guérin est bien cette jeune fille qui se jette à l'eau pour sauver un homme et qui, une fois ramené au rivage, ne sait plus qu'en faire. Elle a, vers la fin, et ce malgré une voix plutôt désagréable, des élans superbes, un emportement désespéré, suicidaire. Elle est vraie. D'une vérité presque enfantine.

Yves Desgagnés l'a prouvé : il est un humaniste compatissant. Plutôt que d'accuser la sécheresse d'âme des personnages d'*Ivanov*, il les dégage de toute brutalité, de toute violence même fragmentée, pour en faire de pauvres victimes de la vie, des exilés hors d'eux-mêmes à la recherche d'une adéquation désormais impossible tant avec leurs désirs qu'avec les âmes perdues qui les entourent. Dans la première partie (la réception chez les Lébedev entre autres), le metteur en scène s'applique à dédramatiser le matériau tchékhovien comme l'avait fait à sa manière Serge Denoncourt dans *Comédie russe* : nous sommes alors à certains moments au plus près de l'époustouflante liberté tchékhovienne, où tout n'est que masques et bergamasques, sourires pour ne pas pleurer, où tout devient non seulement possible, mais acceptable, plus encore évident, proche, familier. Mais

Patricia Nolin  
et Gilles Renaud.  
Photo : André Panneton.



visiblement Desgagnés perd le contrôle en deuxième partie : le pathétique le rattrape et lui revient en pleine figure comme une porte à ressorts. Et alors que Denoncourt et sa prodigieuse équipe d'acteurs parvenaient à nous faire rire au moment même où nous frissonnions d'horreur devant les scènes à la fois cruelles et ridicules de la fin de *Platonov*, ici Desgagnés et sa distribution hétérogène ne parviennent malheureusement pas à pousser la lecture jusqu'au bout. Et puis Desgagnés, dans sa pourtant probe et attentive mise en scène, a étonnamment beaucoup de mal à cerner le personnage central d'Ivanov et à nous le présenter tel qu'il est : odieux, geignard, exaspérant, une loque, mais, bizarrement, attachant, cachant en lui une secrète qualité, une honnêteté, une supériorité qui, mystérieusement, a pourri comme un fruit trop mûr. Regrettable inaptitude du metteur en scène, ou peut-être s'agit-il plutôt de l'incapacité de l'acteur Gilles Renaud à nous montrer cette ambiguïté, à faire d'Ivanov un être repoussant, décourageant,

et en même temps inexplicablement séduisant, peut-être plus humain que tous les autres.

Mais malgré ces réserves, malgré le fait que le metteur en scène n'ait pas marqué avec suffisamment d'insistance l'opposition entre la vieille Russie (ses habitudes rurales séculaires, l'exploitation des ouvriers agricoles) et la naissance d'une société nouvelle, *Ivanov* d'Yves Desgagnés nous redit aujourd'hui, un siècle après la création de la pièce, que nous vivons avec une profusion de désirs, avec une absence d'exigences, nous rappelle que nous sommes poursuivis par la peur de vivre nos passions. Desgagnés ne s'est pas esquivé devant cette peur, devant ces peurs. Pas d'allegro énergique, unifiant dans sa mise en scène, mais plutôt un mouvement ample qui parle de l'impossible unité et de l'irrémissible manque d'affection. C'est en parvenant à ce rythme que Desgagnés a révélé à nouveau le visage moderne de Tchekhov.



« Où sont des morts les phrases familières, l'art personnel, les âmes singulières ? » demande Paul Valéry dans *le Cimetière marin*. C'était un peu cela cette mise en scène. Chacune des figures tchékhoviennes qui, sous un jour ou sous un autre, nous est devenue proche à la longue, se présentait ici comme gommée, atténuée. On l'aura compris, sous le regard bon et plein de compassion d'Yves Desgagnés, ce camaïeu cendré, délicat et fugitif qu'est *Ivanov*, cette « pavane pour une espérance défunte », cette pièce à la fois charmante et amère en forme de grand sac, de fourre-tout, où le jeune Tchekhov jette ses personnages impuissants à vivre, son immense désespérance aussi, sa soif d'autre chose, son angoisse, ses peurs, et son besoin quasi suicidaire d'aller ailleurs, nulle part, comme un Rimbaud qui met la clef sous la porte, cet *Ivanov* sera devenu une œuvre d'un romantisme noir, insolente et sincère. Elle sera devenue un *patchwork* aux couleurs contradictoires, mal fichu, mal cousu, avec ses soliloques, ses dialogues heurtés, ses aveux forcés, ses terreurs, ses dégoûts. Une pièce ni faite ni à faire mais où on sent, dans le meilleur comme dans le pire, un auteur libre, naissant quoique déjà debout, qui avec sa voix bien à lui nous dit des choses qui le concernent, qui le tarabustent, qui le blessent jusqu'à peut-être en mourir. On y sent le destin qui sera celui de Tchekhov.

**Stéphane Lépine**

## COUPS D'ŒIL

### « Journée de noces chez les Cromagnons »

Texte de Wajdi Mouawad. Mise en scène : Paul Lefebvre (concepts de base) et Michelle Rossignol (direction des trois dernières semaines de répétitions), assistés de Suzanne Beaudry ; scénographie : André Labbé ; costumes : Maryse Biennu ; éclairages : Lou Arteau ; conception sonore et musique originale : Christian Thomas. Avec George Krump (un monsieur), Marie-France Marcotte (Nelly), Monique Mercure (Nazha), Wajdi Mouawad (Walter), Gilles Pelletier (Néyif), Dominique Pétin (Souhayla) et Benoît Vermeulen (Neel). Production du Théâtre d'Aujourd'hui, présentée du 14 janvier au 6 février 1994.

#### **Manger du knifeh à Verdami**

Dans un pays dévasté par la guerre, dans une maison en ruine, une jeune fille, Nelly, et sa famille attendent l'arrivée de son fiancé. Nelly est aveugle et narcoleptique, son frère Neel est simplet. Mais — la parabole est connue — comme tous les aveugles, la fille est clairvoyante, voire visionnaire, et, comme tous les innocents, le fils est surdoué. Leur père est colérique, leur mère mythomane (elle a inventé l'existence du fiancé pour occuper le temps et rendre les voisines jalouses) et la voisine qui vient les aider aux préparatifs est, comme le dit Neel, « bête et pas belle ».

De temps en temps, un avion attaque le quartier, des bombes explosent. Les personnages tiennent des propos incohérents, souvent violents et haineux, parfois drôles. On ne sait plus si c'est la guerre qui les a rendus fous ou si c'est leur folie qui les pousse à s'entretuer dans une guerre, à